

SERMENT D'IVROGNE,

COMÉDIE-PROVERBE MÉLÉE DE COUPLETS, EN UN ACTE,

PAR M. P^{AS} TOURNEMINE.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-ST-ANTOINE, LE 15 AOUT 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALFRED DE MONTBRUN, ancien officier, 42 ans	M. CHARLES.	JEAN, jardinier d'Alfred.	M. ADOLPHE.
FERDINAND, son frère, homme de lettres, 26 ans.	M. EDMOND.	M ^{ME} VEUVE DE VERNEUIL, 24 ans.	M ^{ME} M. BERTON.
		ELODIE, sa femme de chambre. . .	M ^{ME} ADALBERT.

La scène se passe à quelques lieues de Paris, dans la maison de campagne d'Alfred.

Le théâtre représente un jardin dépendant de la maison d'Alfred. A gauche du spectateur, un pavillon élevé de quelques marches, et plus avant, un bosquet. De l'autre côté en face, un petit kiosque. Ça et là sur la scène, des vases de fleurs et des statues.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, JEAN.

Au lever du rideau, Alfred est sous le bosquet de droite, et lit une lettre. Jean de l'autre côté, s'occupe d'un serin, dont la cage est fixée au mur du kiosque, et regarde de temps en temps à l'une des fenêtres du pavillon.

ALFRED, *lisant*. « Je serai à Beaumont pres- que aussitôt que ma lettre; dis à Jean qu'il tienne prêts mon pavillon de travail et mon fusil de chasse. Tout à toi, FERDINAND DE MONTBRUN. » (*se levant*) Ma foi, mon cher frère ne pouvait venir plus à propos... Jean!... J'espère bien que cette fois... Jean!

JEAN. Monsieur... est-ce que vous m'appellez?... P'tit fils, p'tit mignon...

ALFRED. Eh! bien, que fais-tu là?

JEAN. Moi, monsieur... je sers le déjeuner du serin... (*A part*) Pauvre bête! il a le bonheur d'être à elle, lui!... (*Il regarde la fenêtre.*)

ALFRED. Me diras-tu pourquoi tu as sans cesse les yeux fixés sur cette fenêtre?

JEAN. Laquelle, Monsieur?

ALFRED. Eh! parbleu! celle-là...

JEAN. Où c'qu'il y a un petit rideau blanc?... Dieu! Je l'haï-t-y, ce petit rideau-là! sans lui j'vrais...

ALFRED. Quoi donc?

JEAN, *riant*. Eh! eh! eh!... ben des choses que... enfin... Tenez, monsieur, d'puis quéque jours, je ne me reconnais plus. Vous savez qu'en ma qualité de frère de lait de vot' frère, M. Ferdinand, on dit que nous nous ressemblons comme deux gouttes de crème... sous le rapport du caractère, s'entend... J'étais comme lui inflexible auprès des femmes... enfin j'étais

comme une souche, quoi... sans penser à.... vous m'entendez bien?

ALFRED. Ensuite...

JEAN. Ah! voilà! c'est l'ensuite qu'est terrible!

AIR : *De l'Ermite de Saint-Avel.*

Depuis que madam' vot' cousine
Est v'n'u' loger dans c'pavillon,
Je n'sais si ça s'voit sur ma mine;
Mais j'sens ben que j'perds la raison.
J'n'ai plus d'appétit, ni d'courage,
Je rév' des tas de je n'sais quoi...
V là Fifi, qu'est là, dans-la cage,
J'suis sûr qu'il est moins s'rin que moi. } bis.

ALFRED, *riant*. Comment, mon pauvre Jean, tu serais amoureux de M^{ME} de Verneuil?

JEAN. Ah! ben, par exemple, y ne manquerait plus que ça!... Non, c'est la petite mince; vous savez ben c'te belle brune qu'est arrivée avec votre cousine... qu'a des yeux comme des vers reluisans, avec un petit nez retroussé... en l'air... dieu! est-elle séductrice, c'te belle brune, petite mince là!

ALFRED. Ah! tu veux parler d'Elodie, sa femme de chambre?

JEAN. Tout *juste*, monsieur, et j'en tiens d'une fameuse manière, allez!...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

D'l'aimer ainsi, j'suis malheureux,
Mais mon chagrin même a des charmes!
Car jugez si j'suis amoureux,
Rien qu'd'en parler j'pleure à chaud' larmes.

ALFRED, *plaisantant*.

Alors il faut te déclarer,
Peut-être peux-tu la séduire...
Une passion qui fait pleurer
N'est pas une passion pour rire.

JEAN. C'est ça, v'là que vous allez vousgauser de moi, à c't'heure, comme ma mère qui ne veut pas que je me marie avant m'sieu

Ferdinand, parcequ'elle dit qu'étant nés le même jour et ayant été élevés ensemble, nous ne devons nous marier qu'en même temps.

ALFRED. En effet, je me souviens....

JEAN. Je vous demande un peu si c'est juste ça? et si je peux régler mon cœur sur le sien, comme j'mettrais ma montre sur le soleil ou sur une horloge?... J'suis coiffé pour le mariage, moi! et c'est fini, d'abord, je me périrai, s'il faut que je reste garçon toute ma vie... C'est si gentil une femme!... oh! dieu! une femme!..

ALFRED. Allons voyons, calme ton ardeur, et écoute-moi.

JEAN. Me v'là calmé, not' maître.

ALFRED. Il est vrai que mon frère a fait le serment de ne jamais se marier...

JEAN, *l'interrompant*. Je vous demande si c'est pas absurde, et où il a été chercher c't'idée-là?... lui, un homme d'esprit, qui est auteur, qui fait des livres!

ALFRED. Ecoute-moi donc... J'ai résolu de le contraindre à renoncer à ce projet, et le hasard m'a servi merveilleusement en amenant ici M^{me} de Verneuil.

JEAN. Je crois ben, s'il était seulement un brin combustible!... Une jeune veuve de vingt-deux ans, et qu'est jolie!... Ah!... t'nez, voyez-vous, m'sieur, c'est pas un homme, vot' frère; c'est... c'est un glaçon.

ALFRED, *continuant*. Ferdinand m'écrit qu'il va venir; j'espère qu'il ne pourra résister aux grâces de son esprit et de sa personne: quant à ma belle parente, quoi qu'elle ait aussi juré sur la tombe de son premier mari, de n'en prendre jamais un second...

JEAN, *vivement*. Vrai, vous avez dans l'idée... Oh! ben alors, soyez tranquille, nous la séduirons... j'veux dire que M'sieur Ferdinand la séduira... Avec ça que Mlle Elodie m'a déjà fait sur lui des tas de questions...

ALFRED. De la part de sa maîtresse?

JEAN. Bam! peut-être bien; elle m'a demandé s'il était ci... s'il était ça... à quoi j'ai répondu qu'il était ça, ça, ça et ça; vous comprenez que ça a dû joliment avancer les affaires.

ALFRED. Oh! tu es un orateur excellent!... Mais voici l'heure où nos parisiennes se lèvent et viennent prendre l'air dans ce jardin; tâche de parler à Elodie, et de lui glisser adroitement la nouvelle de l'arrivée de mon frère. Songe que ton mariage dépend de la réussite de mon projet.... Moi, je cours quitter ce négligé de mon projet... Me présenter à mon élégante cousine. (*à part*.) Ah! M. le misanthrope, je donnerais cent louis de bon cœur, pour voir le jour de vos noces.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JEAN SEUL.

Et moi, donc! je donnerais.... mais me v'là seul, profitons du moment pour faire à ma passion, quand elle va venir, ma galantise habituelle de tous les matins. (*Il cueille une rose*) si j'étais sûr qu'elle dormisse encore, je lui chanterais ben là sous sa fenêtre, les couplets que j'ai faits à son intention... C'est que c'est ça une romance sentimentale!... et sur une jolie air... Je vas essayer d'oser.

Ara

J'ai devancé l'aurore,
La lune et le soleil } bis.
Vermeil.
Pour te dir': je t'adore
Jusque dans mon sommeil;
Ah! ah! Elodie,
Tu es sans pareille!

Elle ne m'a pas entendu, c'est bon, risquons le deuxième.

Accepte cette rose,
Elle sent le muguet.
Tout frais.

Elle est demi-écloso,
Et c'est tout ton portrait;
Ah! ah! Elodie

Tu es mon objet!

Ah! mon dieu, la v'la... elle ouvre sa fenêtre... Ah! v'la les tac tac de cœur qui me reprennent! quand je la vois, c'est comme si j'avais un moulin dans la poitrine.

SCÈNE III.

JEAN, ELODIE.

ELODIE, *paraissant à la fenêtre*. Je ne m'étais pas trompée, mon petit Némorin est encore à son poste.

JEAN, *à part*. Est-ce bête d'être impressionnable comme ça.

ELODIE. Bonjour, M. Jean.

JEAN, *halbutiant*. Vot' serviteur, m'amselle... (*à part*.) J'ai la langue collée au palais, et mes genoux ne sont plus que du coton.

ELODIE. Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

JEAN. Non, non, mam'selle; une heure et demie tout au plus.

ELODIE. Pauvre garçon! Attendez, je descends.

JEAN. Elle descend... ah! mon dieu, je vas la voir... là, tout près de moi... Oh! là, là, ça me fait un effet! j'en grelotte.

ELODIE, *entrant*. Me voilà.... Ah! vous ne m'avez pas oubliée. (*Elle prend la rose qu'il lui offre timidement*.) C'est charmant.... Vous avez dû bien vous ennuyer, là, tout seul?

JEAN. Oh! non, mam'selle, je m'amusais à sentir vot' portrait.

ELODIE, *souriant*. Ah!...

JEAN, *à part*. J'm'aurais jamais cru capable de trouver ça.

ELODIE, *à part*. Ce pauvre garçon, je crois qu'il m'aime sérieusement. J'ai toujours fait des passions terribles.

JEAN, *de même*. Est-elle gentille! et dire que ça dépend d'un autre que je puisse...

ELODIE. Eh! bien, à quoi pensez-vous donc, M. Jean? (*à part*.) à moi, sans doute.

JEAN. A ma nourrice, mam'selle; eh! puis à mon frère de lait, qui, tous deux sont cause que je suis malheureux!...

ELODIE. Qu'est-ce que vous dites donc?

JEAN. Figurez-vous, mam'selle.... Je parie que vous ne pourrez pas me croire... Figurez-vous que je ne peux pas me marier tout seul.

ELODIE, *riant*. Mais d'ordinaire, il faut être deux.

JEAN. Je sais bien, mais moi, il faut que je sois trois.

ÉLODIE. Comment!

JEAN. Ni plus ni moins. Faut que je reste garçon, tant qu'il ne plaira pas à m'sieur Ferdinand de dire oui, devant M. le maire. Hein! c'est-y une position ridicule et douloureuse? car enfin, quand on a un cœur..... et qu'on voudrait... et... et qu'on ne peut pas... hein, vous concevez mam'selle?

ÉLODIE. Oui, oui, je commence à comprendre votre inquiétude, car ce que votre maître disait encore hier à madame, touchant le caractère de ce jeune homme... Il paraît qu'il ne nous aime pas beaucoup, nous autres pauvres femmes.

JEAN. Dites-donc qu'il vous a en n'haine, qu'il ne peut pas même vous souffrir, qu'il vous *anthipate*.... On y aura fait des traits, voyez-vous.

ÉLODIE. Et pour celà, il aurait pris la résolution de ne plus aimer; il nous aurait juré une rencune éternelle?... Quelle folie!

JEAN. Oui, hein, c'te bêtise! plutôt que de se rattrapper d'sus d'autres.

ÉLODIE. Oh! si j'étais à la place de ma maîtresse, je ferais de ceci une affaire d'amour-propre; je prierais M. Alfred de l'inviter à venir à cette campagne, et je...

JEAN, *l'interrompant*. Il arrive aujourd'hui, ce matin...

ÉLODIE. Vous en êtes sûr?.. Ebi bien, M. Jean, votre position m'intéresse, je veux vous servir, et je ferai tant auprès de madame...

JEAN, *gaiement*. Dites-donc, ça tombe on ne peut mieux; c'est justement aussi le projet de M. de Montbrun,

ÉLODIE. Vraiment? en ce cas, ne perdez pas courage.

AIR: *Les papas les mamans sont parfois bien exigeans.*

Vengeons-nous, bis.
Qu'il craigne notre courroux;
Qu'il s'rait doux, bis.
De le voir à nos genoux.

JEAN.
C'est ça, pour nous venger,
Faut le faire enrager;
Avec lui soyez intraitable.

ÉLODIE.
Je m'y prendrai si bien,
Qu'il n'aura d'autr' moyen
Qu'd'être à nous ou de s'donner au diable.

ENSEMBLE.
Vengeons-nous, } bis.
Vengez-vous, }
Qu'il craigne notre courroux;
Qu'il s'rait doux, bis.
De le voir à nos genoux.

ÉLODIE. Mais chut, voici madame.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, M^{me} DE VERNEUIL, *elle entre en lisant.*

M^{me} DE VERNEUIL. Bonjour, Elodie... (*Elle fait signe à Jean.*)

JEAN. Madame... j'ai bien l'honneur...

ÉLODIE. Comme vous êtes matinale!

M^{me} DE VERNEUIL, *souriant*. Mais pas autant que toi... D'ailleurs, je suis l'ordonnance de mon médecin, et la matinée était si belle....

(*Continuant à lire, et allant s'asseoir sous le berceau.*) Quelle heure est-il?

JEAN. Huit heures à l'église, madame.

M^{me} DE VERNEUIL, *à Jean*. M. de Montbrun, votre maître, est-il déjà descendu au jardin?

JEAN. Oui, oui, madame, et vous ne faites même penser qu'il n'a dit de préparer ce pavillon...

M^{me} DE VERNEUIL. Il attend quelqu'un?

JEAN. Ah, c'est-à-dire, c'est pas qu'un précisément, c'est m'sieur Ferdinand, son frère, qu'a écrit qu'il arrivait ce matin... Oh! il ne vous gênera pas, allez, c'est un ours avec les femmes.

ÉLODIE. Le fait est que si ce qu'on dit est vrai, madame ne doit guère désirer sa présence.

M^{me} DE VERNEUIL. Pourquoi?... Au contraire, je suis curieuse de le voir, et surtout de l'entendre... Un misanthrope de vingt-six ans, celà doit être singulier!... C'est presque un phénomène.

JEAN. Là, madame pense comme moi.

ÉLODIE, *avec intention*. Espérez-vous l'appivoiser? Ah! Mon dieu! je suis bien sûre qu'il ne s'apercevra seulement pas que vous êtes ici!

M^{me} de Verneuil. Taisez-vous, Elodie, vos réflexions sont parfois d'un ridicule... (*à Jean.*) Mon ami, voulez-vous bien reporter ce volume dans la bibliothèque de votre maître, et me donner la suite?

JEAN, *regardant le volume de tous les côtés*. Dites donc, main zelle Elodie, après le numéro 2, c'est-y le 3 qu'est la suite?

ÉLODIE. Sans doute.

JEAN. J'ai peur de m'embrouiller... Si madame voulait, je lui apporterais quéque chose qui doit être ben plus curieux.

M^{me} DE VERNEUIL. Qu'est-ce donc?

JEAN. C'est un cahier que M. Ferdinand appelle son roman, et qu'il a laissé sur son bureau, à son dernier voyage... Ça sera plus nouveau que c'te suite, puisque c'est pas même fini...

M^{me} DE VERNEUIL. Ah! ce serait une indiscretion.

ÉLODIE. Comment, madame, lire aujourd'hui ce qui sera probablement imprimé dans quelques mois?...

M^{me} DE VERNEUIL. Au fait, c'est vrai; d'ailleurs l'homme se peint assez ordinairement dans ses écrits, et j'ai quelque désir de juger...

ÉLODIE, *bas à Jean*. Apportez-le vite, et puis se l'auteur avoir travaillé dans nos intérêts!... plus il lui causera d'humeur, mieux cela ira... Dépêchez-vous, mon petit Jean.

JEAN, *à part*. Ah! elle m'a appelé son petit Jean!... Dieu! si je pouvais me marier tout seul! (*Il entre dans le pavillon de droite.*)

SCÈNE V.

M^{me} DE VERNEUIL, ÉLODIE ET JEAN *qui rentre un peu plus tard.*

M^{me} DE VERNEUIL. Que te disait donc ce garçon, quand je suis arrivée?

ÉLODIE. Mon Dieu, madame, il se désolait de l'insensibilité de ce M. Ferdinand que vous allez voir. Figurez-vous qu'il ne peut se marier....

M^{me} DE VERNEUIL. Oui, je sais... Mon cousin Alfred m'a conté cela... Mais il me semble

qu'il n'est pas le seul que cet obstacle charge.

ÉLODIE. Ma foi, ma chère maîtresse, à vous dire vrai, ce pauvre Jean est si doux, il a l'air de si bonne-foi... Depuis que j'ai vu le *Mariage de raison*, au Gymnase, M^{me} Pinchon ne me sort pas de la tête... Je crois qu'avec lui, je jouerais ce rôle au naturel, et vous conviendrez qu'il est fort agréable...

M^{me} DE VERNEUIL, souriant. Oui, mais M. Ferdinand est là....

ÉLODIE.

Air : *Ah ! si madame l'entendait.*
 Pour le punir de son dédain,
 Que n'ai-je esprit, grâces, fortune !
 Je lui garde si bien rancune
 Que je voudrais avant demain,
 Que mon triomphe fut certain.
 Il faudrait qu'il mit bas les armes,
 Et j'en suis sûre, il se rendrait,
 Rien ne résiste à certains charmes...
 Ah ! si madame le voulait !

JEAN, rentrant avec le manuscrit. V'là les pattes de mouches.

ÉLODIE, regardant au fond. Et M. Alfred qui vous cherche sans doute, madame.

M^{me} DE VERNEUIL, à Elodie. Tu porteras ce manuscrit dans mon appartement.

ÉLODIE. Oui, madame, (à Jean) Voyez-vous, elle est préoccupée, rêveuse, c'est bon signe ; et voilà, je l'espère qui fera le reste.

JEAN, bas à Elodie. N'y en a pas assez long, n'y a que six pages.

ÉLODIE. Ne quittez pas le jardin, je viendrai vous dire l'effet qu'aura produit cette lecture.

(Elle rentre dans la maison).

SCENE VI.

M^{me} DE VERNEUIL, JEAN, ALFRED qui entre.

ALFRED, bas à Jean. Va te mettre à la grille, et tu m'avertiras aussitôt l'arrivée de Ferdinand.

JEAN. Oui, m'sieur. (Il sort.)

ALFRED. Bonjour, ma charmante cousine ; en vérité je vous trouve chaque matin plus fraîche et plus jolie que la veille. Allons, allons, vous n'aurez pas la cruauté de persister dans votre abominable résolution : rester veuve avec des yeux comme ceux-là, mais c'est un crime que le Code aurait dû prévoir.

M^{me} DE VERNEUIL. Quoi, vous aussi, vous me conseilleriez... Ah ! prenez garde, cousin, c'est pour me soustraire à de pareilles sollicitations que j'ai quitté Paris, et, je vous en préviens, aborder ce sujet, ce n'est pas le moyen de me plaire...

Air : *Jeune fille aux yeux noirs.*

De soi-disants amis, qu'attriste mon veuvage,
 Me pressaient chaque jour de former d'autres nœuds ;
 Dejà maints prétendants m'ont offert leur hommage,
 Eh ! bien, j'ai refusé de répondre à leurs vœux.

Que leur zèle	} <i>Bis.</i>
Se mêle,	
Un peu moins	
De ces soins ;	
Mon cœur triste,	
Résiste	
Aux amours	
Pour toujours.	

ALFRED. Oh ! toujours, ma belle cousine, c'est une façon de parler ; et je me plais à croire...

M^{me} DE VERNEUIL. Ecoutez-moi, mon ami : j'avais uni mon sort à celui d'un galant homme qui me chérissait, et dont je payais l'amour par la plus vive tendresse... Je fus heureuse... Hélas trop peu de temps, et je ne formerai pas un autre hymen parceque je ne puis espérer que le ciel me réserve un second M. de Verneuil.

ALFRED. Pourquoi non ; ne méritez-vous pas qu'il fasse un miracle en votre faveur ?

JEAN, accourant tout essoufflé. Monsieur, monsieur ! v'là m'sieur Ferdinand qui entre dans la cour.

ALFRED. Mon frère... c'est un ami d'enfance, que six ou sept ans de séparation ont dû sans doute vous faire oublier.

M^{me} DE VERNEUIL. Ah ! que dites-vous, la mémoire du cœur est plus fidèle. (*Souriant*) D'ailleurs, il y a presque sympathie entre nous ; ne m'avez-vous pas affirmé qu'il avait le mariage en horreur ?

ALFRED. Hélas, oui ! et à tel point que toute adorable que vous êtes, je parierais...

M^{me} DE VERNEUIL. Prenez garde, si j'étais un peu coquette, voilà un défi...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FERDINAND.

ALFRED, allant au devant de lui. Eh ! arrive donc, lambin ; je t'attendais avec une impatience !...

FERDINAND, donnant sa cravache et son chapeau à Jean, et ne voyant pas d'abord M^{me} de Verneuil. Ma foi, mon cher Alfred, tu crierais bien à tort, car pour être chez toi plus tôt, Je ne me suis pas couché..... J'étais hier soir d'un souper qui n'a fini que ce matin au lever du soleil, et...

ALFRED, lui montrant M^{me} de Verneuil. Chut !...

FERDINAND, saluant. Ah ! pardon, je n'avais pas eu l'honneur...

ALFRED. Eh ! bien, est-ce que tu ne reconnais pas Madame de Verneuil, notre aimable cousine?... Grâce à un ordre de son docteur, voilà une quinzaine qu'elle est ici... tu ne me savais pas si heureux, n'est-ce pas ?

FERDINAND. Je te félicite, mon ami : madame, veuillez agréer...

M^{me} DE VERNEUIL, lui rendant son salut. Vous avez sans doute à causer, messieurs, je me retire... Je dois d'ailleurs songer à ma toilette.... (*A Alfred*). Même à la campagne, un pareil négligé n'est pas supportable, n'est-ce pas ?

ALFRED. À votre aise, ma belle cousine, mais vous n'avez pas une minute à perdre ; vous savez que nous déjeunons de bonne heure.

M^{me} DE VERNEUIL. Je ne me ferai pas attendre.

Air : *En cet asile.* (Des cinq couverts.)

Oui, je vous laisse,
Le temps me presse,
Pardon, trop vite,
Si je vous quitte :
A ma toilette
Qui n'est pas faite,

Je dois vraiment
Bien un instant.

ALFRED, *bas à madame de Verneuil.*

De vos charmes faites l'essai
Pour le punir de sa folie...

M^{me} DE VERNEUIL, *de même.*

En vérité, j'en ai l'envie
Rien que pour voir si ce qu'on dit est vrai,

ENSEMBLE.

M^{me} DE VERNEUIL.

Oui, je vous laisse, etc.

ALFRED ET FERDINAND.

Elle nous laisse,
Le temps la presse,
Il faut bien vite
Qu'elle nous quitte,
Une toilette
Qui n'est pas faite,
C'est vraiment
Un événement.

(Madame de Verneuil sort.)

ALFRED, *à Jean.* Va-t-en aussi.

JEAN. Veut, m'sieur. Vous allez le sermonner,
n'est-ce pas?... Tâchez donc de lui faire enten-
dre que..... parlez-lui de..... dites-lui que je
meurs, que je dessèche... je vas aller déjeuner.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FERDINAND, ALFRED.

ALFRED. Eh! bien voyons, M. le sauvage,
comment trouvez-vous notre chère parente?

FERDINAND. Pas mal?

ALFRED. Vraiment?... l'éloge est un pen min-
ce! Eh! bien, moi, je la trouve fort bien.

FERDINAND. Libre à toi..... mais parlons
d'autre chose : le gibier donne-t-il cette année?
Jean a-t-il préparé mon fusil? je me sens aujour-
d'hui les meilleures dispositions.

ALFRED. Tu ne partiras j'espère, qu'après
le déjeuner?

FERDINAND. Je sors de table.

ALFRED. Ah! tu ne peux du moins te dispen-
ser d'y paraître.... Je veux d'ailleurs que tu
causes avec M^{me} de Verneuil, tu verras combien
elle a d'esprit!

FERDINAND. Je n'en doute nullement, mais je
suis venu pour chasser; tu lui présenteras mes
excuses.

ALFRED. Non pas, non pas, je tiens à ce que
tu restes, parceque peut-être...

FERDINAND. Que veux-tu dire?...

ALFRED.

A. r : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il est, mon cher, un régiment immense,
Où, sans péril, chacun sert son pays :
Entres-y donc, comble mon espérance

FERDINAND.

Ce régiment?...

ALFRED.

Est celui des maris.

On m'y verrait l'un des plus intrépides,
Et j'y serais depuis longtemps déjà,
Si je ne savais, que dans ce corps là
On ne reçoit pas d'invalides.

FERDINAND. Ah! mon cher frère, si tu vas
m'ennuyer avec tes idées matrimoniales, nous
nous fâcherons.

ALFRED. Eh! bien soit, mais tu m'entendras
encore cette fois... Tu sais que militaire depuis
l'âge de seize ans, la pensée d'un hymen ne dut
jamais s'offrir à mon esprit; voyons, Ferdinand,

marie-toi, et puisque je n'ai pas le bonheur
d'être père, ne me refuse pas d'avoir au
moins une demi-douzaine de petits neveux,
dont les jeux et les caresses, feraient la joie de
mes vieux jours.

FERDINAND. Ecoute, Alfred : jeune et dans
l'âge des illusions, j'ai payé mon tribut à ce
sentiment délicieux, qu'à mon avis on n'éprouve
bien qu'une fois; j'aimais avec sincérité, avec
enthousiasme... je fus indignement trahi... et je
te le demande, quand j'irais braver de nouvelles
perfidies, quels fruits retirerais-je de mon im-
prudence? Crois-moi, un second amour n'est
jamais qu'une froide copie du premier. La lan-
gue se refuse à ces répétitions de mots passion-
nés qui coulent de source quand ils sortent
vierges de notre âme; un second amour!... eh!
mon cher, c'est comme un bouquet cueilli de la
veille : rafraîchi par une eau pure, il peut re-
trouver un moment d'éclat et tromper les yeux
mais il a perdu son parfum!

ALFRED. Bon! bon! ce sont là de belles phra-
ses, et parceque tu as trouvé une coquette,
cela ne prouve pas que M^{me} de Verneuil....

FERDINAND. Oh! je veux bien la croire perfec-
te, mais je ne tenterai pas l'épreuve. J'ai pris
mon parti; je ne me laisserai guider désormais
que par cet attrait, ce désir involontaire qui
nous entraîne vers un sexe charmant qui mérite
mes hommages, mais qui n'aura plus mon amour.
N'ayant pu trouver le bonheur, je poursuivrai le
plaisir, et je l'atteindrai peut-être en voltigeant
comme lui.

ALFRED. Ah! si je n'avais qu'une trentaine
d'années! je te promets bien que la cousine se-
rait bientôt ta belle-sœur.

FERDINAND. Vraiment? Eh! bien, vois com-
me je suis bon frère : peut-être as-tu perdu cette
légèreté, ce ton de galanterie qui plaisent aux
femmes? Si tu veux, je me chargerai des pre-
mières démarches... Je lui peindrai ta pas-
sion.... Oh! je serai bien tendre, bien persua-
sif.... en plaidant ta cause, j'aurai bien plus
d'éloquence que s'il s'agissait de la mienne!..
Tu auras des enfans; moi, j'en ferai des philoso-
phes... Voyons dis un mot : je parle aujourd'hui
même à notre parente, j'emporte son consente-
ment, tu tombe à ses genoux, et moi, les mains
étendues vers le ciel, je bénirai votre union....
Le tableau sera superbe, qu'en dis-tu?

ALFRED. Que tu es un fou, et que je devrais...
Ecoute, Ferdinand, voilà mon *ultimatum* : tu
resteras toute la journée avec M^{me} de Verneuil;
tu lui parleras pour toi, pour moi... comme tu
voudras : mais songe que si une fois je me mets
dans la tête de l'épouser, je l'épouserai...

FERDINAND. Eh! mais qui t'en empêche? je
te le conseille depuis une heure.

ALFRED. Ah! va-t-en au diable, avec ton
sang-froid! (*A part*) Si jamais je fais ce ma-
riage là, il n'y aura plus rien d'impossible sous
le ciel!... (*Haut*) Ah! ça ne manque pas au dé-
jeûner, au moins, où je croirais que tu as peur
de succomber.

FERDINAND.

A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire,
J'irai.

ALFRED. Quelle tête! quelle tête! (*Il sort.*)

SCENE IX.

FERDINAND, PUIS JEAN.

FERDINAND, *riant*. En vérité, mon pauvre frère deviendra fou avec ses projets de mariage !

JEAN, *qui entre en mangeant*. Qu'est-ce qui parle de mariage ?

FERDINAND. Ah ! te voilà, tu tiendras mon futur prêt ; tout-à-l'heure j'irai en plaine.

JEAN. Comment, monsieur, vous ne restez pas ? (*A part*) Eh ! bien, il paraît que le sermon de M. Alfred a joliment réussi ; c'est qu'il n'a pas l'air enflammé du tout. (*Haut*) Dites-donc, m'sieur, si vous faisiez société à mame vot' cousine, au lieu d'aller tuer d'innocents lapins, qui j'suis sûr, aimeraient ben mieux rester tranquilles, les pauvres bêtes ?

FERDINAND. Ah ! ça, serais-tu aussi du complot ?

JEAN. Eh ! ben, oui, là, j'en suis... parce que c'est une horreur, à votre âge, être comme un marbre auprès d'une figure qui... Ah ! Dieu ! moi, quand je suis au long de ma petite ça me met dans un état !...

FERDINAND. De qui diantre me parle-tu ?

JEAN. De qui ?... de qui, monsieur !... de qui...

Air : *Connaissez-vous dans Barcelonne.*

Connaissez-vous fille jolie,
Aux ch'veux noirs, à l'œil agaçant,
Une petit' brune réjouie ;
C'est mon anant', mon Elodie,
La perle du département.

Elle a la taille séduisante,
La peau blanche le pied mignon,
Sa démarche est leste et fringante,
Et l'on croit entendre' quand ell' chante,
Ou l'rossignol ou le pinçon... (bis)
Connaissez-vous, etc.

FERDINAND. Comment, tu es amoureux ?

JEAN. Amoureux ! ben pis que ça, ma foi !... Je ne peux pas trouver un nom qui rende mon état ; et c'est d'autant plus mal de vot' part, que vous savez ben que sans vous, je ne peux pas... J'vous en prie, m'sieur, échauffez-vous un brin... ça me remonterait d'un fameux cran, allez !

FERDINAND. Eh ! bien, voyons, ne te désole pas...

JEAN, *avec joie*. Comment, m'sieur, vrai.....
M^{me} de Verneuil....

FERDINAND. Je vais la demander en mariage.

JEAN, *avec joie*. Hein... quoi... c'est-il possible ?

FERDINAND. Oui, oui... pour mon frère.

JEAN, *à part, en se laissant tomber sur un banc*. Ah ! ah ! quel coup ça m'a donné là !

FERDINAND. Qu'as-tu donc ?

JEAN. Une faiblesse... oh ! c'est une faiblesse, v'là tout... J'suis sûr que je suis pâle comme une tulipe jaune : ça m'a coupé l'appétit net. moi qui croyais me marier !

FERDINAND, *riant*. Toi aussi?... Ah ! ça c'est donc une épidémie dans cette maison ! Allons, tu me remercieras plus tard de t'avoir empêché de faire une sottise.

JEAN. Oui, j'crois ben, vous en parlez à

votre aise ! vous en avez peut-être une indigestion, vous, mais moi qui suis encore à jeun...

FERDINAND. Viens m'aider à tout ranger dans ce pavillon ; je m'y établis pour toute la semaine.

JEAN. Toute la semaine ? (*A part*) Ah ! ben y a encore de l'espoir, et v'là l'appétit qui me revient. (*Il ramasse son pain*)

FERDINAND, *entraant dans le pavillon*. Viens-tu ?

JEAN. Tout de suite, monsieur...

Air de la *Galopade*.

L'ciel soit béni,
Rien n'est encore fini,
Patience,
Espérance ;

En huit jours, si notre maître tient bon,
Il s'pass'ra d' l'eau sous l' pont.

Scélérat d'amour,
En ma faveur, fais un miracle ;
Permetts qu'en ce jour
Son âme s'enflamme à son tour.

Fais dég'ler l' glaçon,
Risques ensuite à c'que la débacle,
M' fass' fair' le plongeon,
Et m'entraîn' dans le tourbillon.

FERDINAND, *dans la coulisse*. Jean !

JEAN. Voilà, voilà !

L' ciel soit béni, etc.

(Il sort précipitamment.)

SCENE X.

ELODIE, M^{me} DE VERNEUIL, puis FERDINAND
ET JEAN.

ÉLODIE. En vérité, madame, vous avez été ce matin d'une promptitude à votre toilette...

M^{me} DE VERNEUIL. Je craignais de me faire attendre... Ne me manque-t-il rien ?

ÉLODIE, *arrangeant sa maîtresse*. Absolument rien, madame, et c'est un compliment à vous faire ; voilà depuis notre arrivée la première fois que vous vous occupez autant de votre parure... Oh ! M. Ferdinand, prenez garde à vous !

M^{me} DE VERNEUIL. Elodie, je me fâcherai... ce jeune homme arrive de Paris, et par amour-propre... je veux...

ÉLODIE. Vous faire adorer... Mais c'est tout naturel.

M^{me} DE VERNEUIL. Encore une fois, tu te trompes : Ferdinand est aussi mon cousin ; nous avons été élevés ensemble ; je souffre qu'il soit devenu par sa faute, un objet de critique et de plaisanterie, et par amitié... oui, mademoiselle, par amitié seulement, je veux essayer de le corriger de son travers ; je veux le rendre au monde, à la société ; et quand il y paraîtra, quand chacun vantera comme autrefois la grâce de son esprit et la sensibilité de son cœur... eh ! bien, je me dirai : c'est mon ouvrage... Vous voyez bien, mademoiselle, qu'il n'y a, dans tout cela, rien que de très simple, de très naturel ; et qu'on ne peut certainement pas supposer...

ÉLODIE, *vivement*. Oh ! mais aussi, madame, je ne suppose pas... (*à part*) Bravo ! de la coquetteurie qu'on dissimule, cela commence à ravir.

FERDINAND, *sortant du kiosque, et s'adres-*

sant à Jean qui le suit. C'est bien, maintenant, va me chercher mon fusil.

JEAN, s'arrêtant. Ah!... v'la mon objet!

FERDINAND, à part. Madame de Verneuil!.. Parbleu, le moment est favorable. N'oublions pas les intérêts d'Alfred. (Abordant M^{me} de Verneuil.) Vous vous rendiez sans doute audéjeuner, madame; cependant la cloche n'a pas encore retenti, et si j'osais, dans l'intérêt même de votre santé, vous engager à respirer encore l'air si pur de ce jardin.

ÉLODIE, faisant signe à Jean, et remontant la scène. Allons nous en, ne les gênons pas... (Elle rentre dans le pavillon et Jean s'éloigne aussi en faisant de grandes enjambées).

M^{me} DE VERNEUIL. Est-ce que vous vous occupez aussi de médecine, mon cousin; voilà qui ressemble à une ordonnance de docteur.

FERDINAND. Non.... non, madame, c'est une prière d'ami... Séparé de vous depuis longtemps, votre vue a réveillé les souvenirs si doux de l'enfance, et le titre dont j'ose me prévaloir, est venu facilement se placer sur mes lèvres, car il était gravé dans mon cœur.

M^{me} DE VERNEUIL, à part. Il est toujours aimable. (Haut) Ce passé dont vous invoquez le souvenir, ne s'était pas non plus effacé de ma mémoire; mais on vous dit bien changé, mon cousin, et alors, vous méritez de grands reproches.

FERDINAND, à part. Comme sa voix est douce!

M^{me} DEVERNEUIL. Voyons contez-moi tout : je serai votre confidente... ou plutôt, et pour que je vous pardonne, assurez-moi qu'on vous a calomnié.

FERDINAND. Hélas! je ne le puis, ma chère cousine.... il n'est que trop vrai, que la main d'une femme a fait tomber de mes yeux le bandeau que j'aurais voulu toujours conserver!

M^{me} DE VERNEUIL. Et votre haine implacable ne suppose pas même qu'il puisse exister quelques exceptions?

FERDINAND, vivement. Oh! si fait, j'y crois maintenant... et je n'en suis que plus à plaindre, puisque cette découverte ne peut qu'accroître mes regrets.

Air: De ma Céline.

Comme un bienfait de la nature,
Alors qu'il parle à notre cœur,
L'amour, est pour une âme pure
Le présage du vrai bonheur.
Trahi, trompé dans sa chimère,
Il faut y renoncer, je crois;
Car, on peut désirer de plaire,
Mais on n'aime bien qu'une fois!

M^{me} DE VERNEUIL. On n'aime qu'une fois... oui, je le pensais aussi... mais sommes-nous bien sûrs d'avoir raison!.. tenez, dernièrement encore, l'une de mes meilleures amies, qu'à ma grande surprise, un second mariage a rendu la plus heureuse des femmes, (avec intention) me disait: Eh! quoi; ma chère Hortense, parce que le bonheur une fois nous a souri, y devons-nous renoncer à jamais?.. où bien, et tenez, ceci vous touche, mon cousin... parce qu'on aura été trahi dans sa première affection, faudra-t-il fermer son cœur à ce sentiment si doux à ressentir et si doux à inspirer?

FERDINAND, à part. Ah! pauvre Alfred! il est temps que je parle pour toi!

M^{me} DE VERNEUIL.. Eh! bien, mon amie a-t-elle tort?

FERDINAND. Oh! non... du moins en ce qui vous regarde; et je vous donnerai même un semblable conseil. déjà sans doute, bien des hommages ont dû vous être offerts; permettez-moi d'en joindre un, à tous ceux qu'on a déposés à vos genoux. Une fortune indépendante, un nom, un rang honorable, voilà ce que vous offre le timide adorateur qu'un mot de votre bouche peut rendre le plus heureux des hommes.

M^{me} DE VERNEUIL, à part. Comment, déjà.. était-ce un piège que M. de Montbrun voulait me tendre... (haut) Et quel est celui...?

FERDINAND, à part. Je ne sais pourquoi il me coûte de nommer...

M^{me} DE VERNEUIL. Eh! bien, monsieur, cet adorateur...

FERDINAND, avec embarras. Eh! bien, madame, c'est...

M^{me} DE VERNEUIL. C'est...

FERDINAND, avec effort. Mon frère!..

M^{me} DE VERNEUIL, vivement. Votre... (à part) Ah! c'est singulier, j'attendais un autre nom.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, accourant un fusil à la main. M'sieur Ferdinand! m'sieur Ferd...

FERDINAND, à part avec humeur. Ah! pour quoi n'est-il pas venu plus tôt!

JEAN. V'la vot' fusil qui reluit comme un soleil; quand vous voudrez partir pour la chasse...

M^{me} DE VERNEUIL. La chasse!..

FERDINAND, avec embarras. Madame... que répondrai-je à mon frère?

M^{me} DE VERNEUIL. Je ne sais... je ne m'attendais pas... du reste, monsieur, je ne veux pas que ma présence ici, entrave le moins du monde le cours de vos plaisirs... je vous laisse (à part) rentrons bien vite... car, en vérité, ma surprise est presque de la colère.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

FERDINAND, JEAN.

(Ferdinand regarde M^{me} de Verneuil s'éloigner et reste immobile à sa place.)

JEAN, lui présentant son fusil. Monsieur...

FERDINAND, sans l'entendre. Je ne comprend vraiment rien à ce que j'éprouve, on dirait presque...

JEAN, de même. Monsieur...

FERDINAND, de même. Allons donc, et ma résolution, et mon serment!

JEAN, même jeu. Monsieur, c'est lourd.

FERDINAND. Eh! va-t'en au diable! me faire attendre une heure! me laisser là, exposé...

JEAN. Exposé!.. Ah! ben, si vous appelez ça une exposition... un tête à tête avec une figure qu'a des yeux!.. dieu de dieu! quels yeux!.. (lui présentant de nouveau son fusil.) Voulez-vous...

FERDINAND, *sans l'écouter*. C'est qu'en effet elle est fort bien... et j'ai cru m'apercevoir...

JEAN. J'en aurai une courbature, m'sieur.

FERDINAND. Mais laisse-moi donc tranquille!

JEAN. Eh! ben, et vot' chasse?

FERDINAND. Je n'irai pas.

JEAN. Qu'est-ce qu'il a donc?

FERDINAND. Je vais travailler.

JEAN. Ah! mon dieu! il va chercher son commencement, et y en a plus!

FERDINAND, *agité et à part*. Moi qui me croyais si fort!.. voilà qu'à la première vue, et en quelques secondes... Si mon frère venait à présent, il se moquerait de moi... (*à Jean*) Dis que je veux être seul, et veille à ce qu'on ne vienne pas m'interrompre. (*à part*) Ah! madame de Verneuil pourquoi vous ai-je revue!

(Il rentre précipitamment dans le kiosque.)

SCÈNE XIII.

JEAN, puis **ALFRED** et bientôt après **ÉLODIE**.

JEAN. Ah! ça, dieu me pardonne, j'crois qu'il est aussi dans un état extraordinaire : il ne sait plus ce qu'il dit... ah! si madame de Verneuil avait pu l'empaumer!.. c'est pour le coup que j'en brulerais un fameux cerje!

ALFRED, *entrant*. Eh! bien, quelles nouvelles?

JEAN, *avec mystère*. Je crois que ça chauffe.

ÉLODIE, *accourant, et à Alfred*. Ah! monsieur, je vous cherchais.

JEAN. Bon dieu! vous avez l'air toute défrisée!

ALFRED. Qu'y a-t-il donc?

ÉLODIE. Tout est manqué.

ALFRED. Ciel!

JEAN. Manqué!.. v'là ma faiblesse qui me reprend.

ÉLODIE. Quand madame est rentrée tout-à-l'heure, elle était rouge de colère. J'avais mis à dessein, devant elle, le premier chapitre du roman de monsieur votre frère, que Jean nous avait prêté... sans le savoir, j'ai jeté de l'huile sur le feu. C'est une horreur que cet écrit-là!.. madame a lu tout haut quelques lignes... à sa place, j'en aurais eu des attaques de nerfs... si vous saviez comment il parle des femmes... ah! c'est un homme à brûler.

JEAN. Et moi à enterrer, c'est fini.

ALFRED. Eh! bien...

ÉLODIE. Eh! bien, monsieur, madame m'a ordonné de tout préparer pour son départ; elle veut quitter cette maison aujourd'hui même.

JEAN. S'en aller! je déferrai plutôt ses chevaux, par exemple! et c'est qu'il n'y aura pas à envoyer chercher le maréchal, il a une fluxion de poitrine, le bras cassé et la goutte...

ALFRED. A merveille! cet expédient suffit... qu'ils aient encore le temps de se revoir, et je me trompe fort...

ÉLODIE. Comment, monsieur, après ce que je viens de vous dire, vous espérez...

ALFRED. Eh! mon enfant! le dépit chez les femmes, prouve plus que tu ne penses. (*À Jean*.)

Air :

Va, cours, et sois discret,
J'approuve ton projet,
Surtout, fais diligence;
Par cet expédient
Le succès maintenant
Est assuré d'avance.

JEAN.

Deux fois déjà, j'ai fait comm' le boucbon
Qu'on jett' dans la rivière,
Mais c'te fois-ci j'suis noyé pour tout d'bon,
Si c'n'est pas la dernière.

ENSEMBLE.

JEAN et **ÉLODIE**.

Je cours et j's'rai	} discret.
Courez, soyez	
Il approuv' mon	} projet.
son	
Surtout j'f'rai	} diligence;
fait's	
Par cet expédient,	
Le succès, maintenant	
Est assuré d'avance:	

ALFRED,

Va, cours, et sois discret, etc.

(Jean et Élodie sortent.)

ALFRED. Les voilà, observons-les, et ne perdons pas un mot de leur entretien.

SCÈNE XIV.

ALFRED, **M^{me} DE VERNEUIL**, puis **FERDINAND**.

M^{me} DE VERNEUIL, *tenant le manuscrit à la main*. Comment un homme si aimable, a-t-il pu écrire de pareilles extravagances!

(Elle se dirige vers le bosquet.)

FERDINAND, *sortant du kiosque et sans voir M^{me} de Verneuil*. En vérité je ne sais plus ce que je fais... je voulais continuer mon roman, et c'est à madame de Verneuil que j'écris.

ALFRED, *à demi caché derrière le bosquet*. L'ennemi est en présence.

M^{me} DE VERNEUIL, *se levant avec dépit*. Allons la fin couronne l'œuvre... Ah! M. Ferdinand!.. (*l'apercevant*) Ah! c'est lui!

FERDINAND, *de même*. C'est elle!

ALFRED, *à part*. L'escarmouche va commencer.

M^{me} DE VERNEUIL. Comment, monsieur, vous n'êtes pas à la chasse?

FERDINAND, *avec embarras*. Non, ma cousine; en vous quittant, je me suis enfermé pour écrire...

M^{me} DE VERNEUIL. Ah! le second chapitre de votre roman, sans doute.

FERDINAND. Et quoi, vous savez?..

M^{me} DE VERNEUIL. Le hasard avait placé ce manuscrit sous mes yeux... en le lisant, j'ai commis une indiscretion, sans doute, et je vous prie de me la pardonner, mais elle m'a du moins fait connaître votre opinion sur mon sexe, et j'y ai gagné de pouvoir vous juger comme vous devez l'être. (*lui présentant le manuscrit*) Veuillez reprendre...

ALFRED, *à part*. C'est le premier feu.

FERDINAND, *vivement*. Ah! madame, combien je rougis maintenant de cet écrit qu'un souvenir de colère et de dépit m'a seul fait commencer; si je le reprends de vos mains, c'est pour l'anéantir.

(Il le déchire.)

M^{me} DE VERNEUIL, *à part*. Que fait-il?...
ALFRED, *de même*. Encore un roman qui n'aura pas de seconde édition.

FERDINAND, *chaleureusement*. Et si je pouvais espérer de détruire l'impression fâcheuse qu'une telle lecture a dû laisser dans votre esprit, que d'efforts ne tenterais-je pas pour obtenir mon pardon?

ALFRED. Quelle chaleur!

FERDINAND. Mais vous ne voudrez pas m'entendre...

M^{me} DE VERNEUIL, *avec un sourire*. Les femmes sont si bonnes! voyons, monsieur, que diriez-vous?

ALFRED, *à part*. Voilà un pardon qui ne sera pas attendre.

FERDINAND. Tout à l'heure, resté seul, j'espérais redevenir ce que j'étais avant de vous avoir vue... mais en écrivant, je n'ai plus trouvé cette verve qui m'entraînait; le même sentiment ne m'inspirait plus, mon cœur seul dictait alors... et c'est à vous qu'il parlait.

M^{me} DE VERNEUIL. À moi?... (*Apercevant Alfred qui vient d'entrer par le fond.*) On vient... vous me lirez plus tard, ce que votre cœur a dicté.

ALFRED, *à part*. Portons le dernier coup au cœur de notre philosophe. (*Haut.*) Ah! enfin belle dame, je vous rencontre... (*bas à Ferdinand.*) Comme tu parais ému... ah! j'y suis, tu lui parlais de moi, n'est-ce pas?

FERDINAND, *avec embarras*. Mais...

ALFRED, *même jeu*. Et sans doute elle consent?... merci, mon ami, merci... maintenant je me charge du reste. Ah! ça, nous avons encore un quart d'heure avant le déjeuner; ma chère cousine voudra-t-elle bien accepter mon bras et me donner aussi quelques secondes d'audience?...
M^{me} DE VERNEUIL. A vous, mon cousin?

ALFRED, *bas*. Il faut que je vous parle.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *accourant*. Madame! madame! je viens vous annoncer un fameux malheur, allez! vos deux chevaux ont perdu leurs fers, et n'y a pas moyen de les remettre sur pieds.

ALFRED et FERDINAND. Comment vous voulez nous quitter?

M^{me} DE VERNEUIL. Je craignais qu'un plus long séjour... Mais rien, au fait, ne m'oblige à partir aujourd'hui même.

FERDINAND, *à part*. Quel regard!

ALFRED. Je l'espère bien... Ferdinand, nous ne faisons que le tour du jardin; ne t'impatientes pas, entends-tu. (*bas à madame de Verneuil.*)

Air: *Ah! quel plaisir!* (des Poitevains.)

Tranquillisez-vous,
Le sauvage est à nous;
Prenez patience,
Confiance;
Tranquillisez-vous
Le sauvage est à nous,
Et sera bientôt à vos genoux.

Pour connaître le mystère
Daignez me suivre un instant;
C'est un tour charmant,
C'est vraiment ravissant,
Et le dénoûment
Sera vraiment...

M^{me} DE VERNEUIL.
En vérité, je ne comprends guère...

ALFRED.
Pourquoi feindre ici, je suis bon frère,
Vous l'aimez, c'est chose claire,
Et j'en suis ravi vraiment.

ENSEMBLE.

ALFRED.
Tranquillez-vous, etc.

M^{me} DE VERNEUIL.
Plus bas, taisez-vous;

Eh! vite, désignons-nous,
Prenez patience,
Confiance;

Plus bas, taisez-vous,
Le sauvage est à nous
Et sera bientôt à mes genoux.

FERDINAND.
Réjouissons-nous,
Je serai son époux,

Prenez patience,
Confiance;
Réjouissons-nous,
Je serai son époux

Que pour mon cœur cet espoir est doux!
(Alfred et M^{me} de Verneuil sortent.)

SCÈNE XVI.

FERDINAND, JEAN.

FERDINAND, *rapidement*. Allons! allons, c'est fini... au diable une honte ridicule!... Alfred saura tout; je lui avouerai que je l'aime, que j'en suis fou, que je l'adore...

JEAN, *stupéfait*. Hein?... vous adorez... qui, monsieur?

FERDINAND. Eh! parbleu, madame de Verneuil.

JEAN. Parole d'honneur?... ah! v'là donc le glaçon fondu! ah! m'sieur, si vous saviez le plaisir, la joie, l'effet... je vas donc enfin me marier aussi... victoire! victoire!

(Il jette son chapeau en l'air et saute joyeusement.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ÉLODIE.

ÉLODIE, *entrant*. Eh! bon dieu! quel tapage!

JEAN. Ah! v'là ma passion... ah! ma belle, que je vous embrasse!

ÉLODIE. Eh! bien, qu'est-ce que vous faites...

JEAN. Ça m'est égal, j'suis libéré... j'peux me marier... je vous embrasserai une fois... deux fois, trois fois, tant que je pourrai... m'sieur Ferdinand je vous présente mon épouse.

ÉLODIE. Mais je n'ai pas consenti...

JEAN. N'importe, vous n'avez rien dit, ça revient au même... ah! que j'suis content!... cependant si j'avais su, je n'aurais pas déjeuné, parce que voyez-vous, le bonheur... et puis le pain tendre... ah! dieu! ça m'étouffe.

FERDINAND. Allons, allons, remets-toi; mon frère et madame de Verneuil reviennent de ce côté, je vais tout leur apprendre; et si je suis assez heureux...

JEAN. N'y a pas de doutes ; elle vous aime, j'en suis sûr... et tenez, la v'la qui rit, c'est bon signe... ah ! quelle nocé ! quelle nocé nous allons faire

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, M^{me} DE VERNEUIL, ALFRED.
ALFRED, *bas à madame de Verneuil*. Songez à ce que vous m'avez promis ?

M^{me} DE VERNEUIL, *de même*. Je n'ai rien à vous refuser.

FERDINAND, *à Alfred*. Mon ami, j'allais te rejoindre au salon ; il faut que tu saches...

ALFRED. Je sais tout... diable ! mon cher, tu devrais te faire avouer ; tu plaides comme un ange !... ma cause était bien mauvaise, et pourtant tu as su la gagner auprès de madame : je t'en remercie.

FERDINAND. Que veux-tu dire ?
ALFRED. Tu as si bien parlé qu'on a consenti, et je te présente madame de Montbrun.

FERDINAND. O ciel ! quoi madame...

M^{me} DE VERNEUIL. Je n'ai pu résister aux prières de votre frère, et pour vous prouver aussi combien je fais cas de vos conseils, j'accepte il est vrai, le nom qu'il vient de m'offrir.

FERDINAND *à part*. Ah ! les cruels ! comme ils se vengent !

JEAN, *même jeu et vivement*. Hein, que que ça veut dire ? comment, entore ?... ah ! ça, mais c'est un supplice !

ÉLODIE. Je n'y comprends rien.

FERDINAND, *à Alfred*. Je t'approuve ; tu as profité de mon sot aveuglement... tu deviens l'époux d'une femme charmante ; à toi le bonheur, à moi les regrets !

JEAN. C'est ça, et à moi rien du tout.

FERDINAND. Mais je veux que tu saches jusqu'à quel point je suis maintenant malheureux : je veux te forcer à me plaindre... apprends que j'aime, que j'adore ta femme.

M^{me} DE VERNEUIL, *à part*. Il serait vrai !

ALFRED. Allons donc ! et ta haine, et ton serment !

JEAN, *à part*. Sa femme... comment sa femme ?

FERDINAND, *fausse sortie*. Après un tel aveu, je connais mon devoir, et je quitte cette maison pour n'y plus rentrer.

JEAN, *enfonçant tragiquement son chapeau*. Et moi aussi ! au diable le jardinage ! je jette ma veste aux orties !...

M^{me} DE VERNEUIL, *rappelant Ferdinand*. Eh ! quoi, mon cousin, vous n'attendrez pas même pour partir le mariage de ce pauvre Jean ?

JEAN, *d'un ton pleureur*. Oui, il est loin, mon mariage !

ALFRED, *à Jean*. Nigaud ! ne doit-il pas se faire le même jour que celui de ton frère de lait ! et puisque madame a la bonté de consentir...

FERDINAND, *vivement en passant à madame de Verneuil*. Qu'entends-je ?... ah ! ma chère cousine !

JEAN, *vivement aussi*. Bah !... comment il serait réel... Encore une révolution !... si sieur Ferdinand, si sieur Alfred, si dame de Verneuil, j'vous en prie faites que ça soit la dernière, si vous ne voulez pas que j'en tombe malade ?..

ÉLODIE. Rassurez-vous, cette fois c'est pour tout de bon.

JEAN, *allant joyeusement à elle*. Ben vrai ? ah ! à la bonne heure, v'la que je respire !

ALFRED, *à son frère*. Avoue que tu as eu bien peur ?

JEAN. Et moi, donc !

FERDINAND, *baisant la main de madame de Verneuil*. Ah ! je crois que je serais mort le jour de ton mariage.

JEAN. Je parie que je serais décédé la veille.

ALFRED. Enfin j'en suis venu à mon bonheur.

JEAN. Et moi aussi !

ALFRED. J'ai eu de la peine...

JEAN. Oh ! oui, y a eu du tirage !

ALFRED. Mais j'ai de l'expérience ; et j'étais sûr que le vieux proverbe aurait encore raison... un homme de vingt-six ans, faire serment de ne plus aimer !... une jeune et jolie veuve jurer de renoncer à plaire !... Eh ! mes amis, c'était bien là, chacun, un vrai serment d'ivrogne !

CHOEUR.

Air : *Encore un préjugé.*

En dépit des progrès,

On a beau dire,

On a beau rire ;

Qu'ils soient bons ou mauvais
Les proverbes sont toujours vrais.

ALFRED.

Air : *Un petit baiser n'fait pas d'peine.*

Vous alliez, d'une folie,

Vous repentir tous les deux ;

Et vous allez être heureux ;

Grâce à ma supercherie.

C'est très bien, c'est fort bien ;

Vous voyez que dans la vie

Il ne faut jurer de rien. *en chœur.*

FERDINAND.

Dé ce successeur d'Horace,

Lisez les pompeux écrits ;

Aux cumulards du pays,

Sa plume ne fait pas grâce.

C'est très bien, c'est fort bien ;

Mais qu'on lui donne une place...

Il ne faut jurer de rien.

JEAN, à Elodie.

Avec moi, vous ét's sûr d'être

Comme le poisson dans l'eau ;

Je suis doux comme un agneau,

Et plus tendre encor peut-être.

C'est très bien, c'est fort bien,

Mais si l'on m'envoyait paître...

Il ne faut jurer de rien.

ÉLODIE, à Jean.

Tant que vous s'rez bon et sage,

Je serai pour mon mari,

Bonne, douce, tendre aussi ;

Et tranquille à mon ménage.

C'est très bien, c'est fort bien,

Mais si vous s'riez volage...

Il ne faut jurer de rien.

M^{me} DE VERNEUIL, au public.

Avec assez de justice

Bien avant le dénouement ;

J'ai deviné fort souvent

Maint secret, mainte finesse.

C'est très bien, c'est fort bien ;

Mais jusqu'après une pièce,

Il ne faut jurer de rien.

Reprise du chœur.

En dépit des progrès, etc.